

Renée Vivien

Collection La Poésie inévitable

Brumes de Fjords est le premier recueil de poèmes en prose de Renée Vivien. Publié à l'aube du XX^e siècle, en 1902, il incarne le tour symboliste que prend la poésie à ce moment-là dans toute l'Europe. Ondines, fantômes et autres créatures mythologiques habitent la prose poétique de celle qu'on surnomma la Muse aux Violettes. Elle développe ici une écriture de l'invisible et du mystère qui s'oppose au réalisme prosaïque du siècle précédent.

Mais les brumes de Renée Vivien sont aussi l'occasion pour la poétesse d'exprimer sa « protestation existentielle » de femme écrivain. Elles témoignent ainsi de son vaste travail sur notre mémoire culturelle visant à rétablir à leur juste place les grandes figures féminines, historiques ou mythologiques, qui font toute notre humanité.

Après *Du Vert au Violet* en 2009, Victor Flori nous invite aujourd'hui à goûter les bonheurs de la prose poétique de Renée Vivien dans une nouvelle édition annotée et préfacée de *Brumes de Fjords*.

4,50 €
ISSN : 1969-5977
ISBN : 978-2-917649-28-2

Renée Vivien • Brumes de Fjords



Brumes de Fjords



Collection La Poésie inévitable

Renée Vivien

BRUMES DE FJORDS

édition critique de Victor Flori



Le livre unique

PRÉFACE

La poésie de Renée Vivien apparaît aujourd'hui comme un météore à l'aube du XX^e siècle. De son vrai nom Pauline Tarn, elle écrit durant sa courte existence de 1877 à 1909 une œuvre éblouissante composée d'une vingtaine de recueils de poèmes et de quelques romans et nouvelles qui seront publiés pour la plupart entre 1901 et 1910. Pour reprendre l'expression de Marie-Ange Bartholomot Bessou, les textes de Renée Vivien expriment une « protestation existentielle » contre le sort des femmes de son temps.

Elle accompagne ainsi le nombre important de mouvements féministes qui voient le jour à la fin du XIX^e siècle. Force est de reconnaître aujourd'hui que la société de cette époque pratique une réelle ségrégation à l'égard des femmes. Un siècle plus tôt, la révolution a bien proclamé les droits de l'homme et leur égalité devant la loi, mais elle a tout simplement oublié la moitié de la population ; et le *Code napoléonien* de 1804 qui prévaut tout au long du XIX^e siècle cantonne strictement le rôle des femmes à celui d'épouse et de mère. Ainsi, dans les années 1890, les femmes mariées ne peuvent disposer librement de leur salaire, ni de leurs biens et sont punies de prison en cas d'adultère, tandis que les maris ne doivent s'acquitter que d'une amende, pour se limiter à quelques exemples des inégalités les plus courantes.

La III^e République va bien apporter à partir de 1870 quelques avancées, en particulier sur le plan scolaire, mais à l'heure où

écrit Renée Vivien, l'égalité entre les sexes est à l'état de rêve, les femmes en tant que citoyennes n'existent pas.

Issue d'un milieu fortuné anglo-américain, Pauline Tarn n'est pas pour autant une figure politique, mais avant tout une femme de lettres. C'est par la littérature et la poésie qu'elle va exprimer sa protestation, entrer en rébellion. Elle choisit de signer ses livres avec des pseudonymes, d'abord R. Vivien, puis Renée Vivien, mais aussi Paule Riversdale ou encore Hélène de Zuylen de Nyevelt, du nom de son amie à partir de 1901. Aujourd'hui, c'est le nom de Renée Vivien qui reste dans nos mémoires. L'utilisation de pseudonyme chez les femmes écrivains est courant au XIX^e siècle : George Sand, Daniel Stern, George Eliot... car à cette époque, l'exercice de l'écriture est jugé honteux chez les femmes, nouvelle discrimination : on perçoit alors comme une inconvenance qu'elles couchent sur le papier les pérégrinations et les soubresauts d'une imagination toute intérieure.

Le pseudonyme choisi par Pauline Tarn évoque, par son prénom, l'idée d'une renaissance et, par son nom, la vie qui vient à l'écrivain. Il rappelle aussi deux personnages de la légende arthurienne : le chevalier Vivien et surtout la fée Viviane qui sera initiée à la magie par l'enchanteur Merlin séduit par son charme. Quoi qu'il en soit, le nom qu'elle choisit pour la poésie est celui d'un appel à la vie.

Cependant, le pseudonyme représente aussi un masque, un bouclier protégeant l'écrivain et qui accroît la force de son écriture. La liberté de ton et d'esprit est en effet une grande caractéristique de l'œuvre de Pauline Tarn où elle exprime un féminisme sans aucune complaisance. Dans *Du Vert au Violet*, par exemple, la femme mariée est une « éternelle esclave » qui subit son sort « ni par amour, ni par crainte, mais par ignorance et par habitude. » L'auteur n'hésite pas à entrer dans une guerre des sexes où les hommes sont des êtres vils qui n'obéissent qu'à deux instincts : « l'orgueil et la bestialité » lit-on dans « Le Chant des Sirènes », autre poème du même recueil.

Dans sa vie privée, le féminisme de Renée Vivien s'accompagne d'amours homosexuelles qu'elle n'hésite pas à chanter, à une époque où elles sont jugées particulièrement scandaleuses, comme dans « Nudité », extrait de son premier recueil, *Études et préludes* :

Éparse autour de toi pleurait la tubéreuse,
Et tes seins se dressaient dans leur virginité..
Dans mes regards brillait l'extase douloureuse
Qui nous étreint au seuil de la divinité.

Mais ses poèmes érotiques sont assez rares, le thème de la féminité va bien au-delà. Finalement, Renée Vivien n'écrit que pour les femmes qui sont toute son inspiration. Quelques années plus tard, on peut lire dans *À l'Heure des mains jointes* :

Vous pour qui j'écrivis, ô belles jeunes femmes !
Vous que, seules, j'aimais, relirez-vous mes vers
Par les futurs matins neigeant sur l'univers
Et par les soirs futurs de roses et de flammes ?

Les jeunes femmes sont les seules destinataires de ses poèmes, écrit-elle dans ce quatrain en forme de bilan, elles semblent déterminer toute l'orientation de son œuvre.

L'engagement de Renée Vivien revêt cependant une dimension plus vaste et plus complexe, même si elle n'est pas contradictoire. Elle porte sur toute la culture occidentale et sur sa mémoire.

Cette mémoire, écrite par des hommes et pour des hommes, a édulcoré au fil des siècles le rôle et l'importance des femmes dans l'histoire de l'humanité où, depuis Homère, les héros fondateurs portent les noms d'Ulysse, Rémus ou Romulus, Arthur ou encore Hamlet. Pour lutter contre cette érosion des souvenirs, Renée Vivien s'efforce dans tous ses livres de

rappeler à la mémoire les grandes figures de l'histoire ou de la mythologie. Son travail littéraire consiste à mettre en avant des personnages tels que Sélanna, Latone ou Niobé, et surtout Sapho qu'elle nomme Psapphâ selon son orthographe ancienne. Elle aspire ainsi à mettre fin à l'étouffement d'une mémoire exclusivement féminine. Mémoire déterminante puisqu'elle donne la possibilité de construire sa personnalité, de forger ses goûts, d'inventer une vocation...

Dès les premières pages de *Brumes de Fjords*, on voit ainsi apparaître la déesse scandinave Fréia dont l'importance s'apparente davantage à celle de Zeus qu'à celle d'Aphrodite. Ce premier recueil de poèmes en prose paraît en 1902, après *Études et Préludes* et *Cendres et Poussières* et il manifeste l'engagement à fleur de peau de la poétesse. On y lit par exemple « la Sirène muette », entièrement consacré à la mort de Sapho dont elle traduit toute l'œuvre en 1903. Celle-ci constitue pour Renée Vivien une source d'inspiration inépuisable, elle écrit plusieurs poèmes qui reprennent la strophe dite « saphique » qui comprend quatre vers dont le dernier est beaucoup plus court, à l'exemple de celle-ci, extraite du poème intitulé « Sur un rythme saphique » dans *Sillage* :

Pour moi, ni l'accueil bienveillant, ni les fêtes,
 Mais l'apaisement d'un très profond soupir
 Le silence noir qui succède aux défaites
 Et le souvenir.

Ce poème est révélateur de la tonalité du recueil dont le titre évoque une postérité, les traces laissées par un souvenir, une certaine mélancolie après le bonheur des premières années auxquelles correspond *Brumes de Fjords*. Mais Sapho n'apporte pas seulement des repères formels, la passion amoureuse féminine, les couleurs fraîches des fleurs et de la nature imprègnent également l'œuvre des deux poétesse.

Cependant, *Brumes de Fjords* incarne aussi de manière particulièrement sensible la démarche esthétique qui prévaut chez de nombreux artistes de la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e et qu'on a qualifiée de *symbolisme*. Née dans les années 1870, Renée Vivien appartient à la dernière génération de ce vaste mouvement européen qui se caractérise par une critique du positivisme, de l'idée de progrès indéfini de l'humanité qui suivrait l'évolution des découvertes scientifiques, et de son pendant littéraire : le naturalisme qui triomphe dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Avec le symbolisme, les recherches esthétiques se portent vers une forme de mysticisme, une écriture de l'invisible. C'est ainsi qu'elle préfère les brumes des grands espaces norvégiens à la réalité toute prosaïque des romans naturalistes.

Les *Brumes de Fjords* s'accompagnent d'énigmes et de mystères où les fantômes côtoient de nombreuses créatures mythologiques : ondines, sirènes, trolls... L'univers des poèmes est indéterminé, ils ignorent les contraintes chronologiques. Ils se situent dans un espace mythique où le merveilleux est toujours possible ; on rencontre ainsi des fleurs sans parfum et d'autres qui ne fanent jamais.

Dans cet univers, l'espace n'est pas pour autant froid et neutre. Au contraire, sous la plume de Renée Vivien, il devient expressif et détermine les actions, tout autant que les personnages évoqués. Ainsi, « les coquelicots rougissent l'herbe humide » dans « La Cité humaine » ; dans « La Vieille », « un lys avait la forme d'une étoile et une rose brûlait comme le soleil », « les iris blancs avaient la mélancolie des délaissés », et dans « Les Rivaux », « le bruit de leur querelle attristait le soir ». En personnifiant ainsi les éléments du décor, Renée Vivien montre toute l'influence que peut avoir l'environnement sur les impressions, mais aussi sur nos idées et nos réflexions, voire sur les événements eux-mêmes. Avec une approche qui rappelle la peinture impressionniste qui lui est contemporaine, elle montre

à quel point l'espace est un élément actif de nos perceptions ; malgré ces recherches, on ignore tout aujourd'hui de l'impact des formes et des couleurs dans la plupart de nos analyses.

Brumes de Fjords est aussi le premier recueil de poèmes en prose de Renée Vivien. Elle s'affranchit ainsi des contraintes formelles de la poésie versifiée pour donner d'autres rythmes à la prose, une nouvelle musicalité où dominent les anaphores, les refrains et les rimes internes qui les caractérisent. La prose accorde aussi une plus grande variété thématique en rendant possibles tous les développements nécessaires. La lecture va du récit d'épisodes légendaires à différents portraits jusqu'à « La Genèse profane » qui oppose Jehovah et Satan comme deux principes essentiels, aussi nécessaires l'un et que l'autre.

Brumes de Fjords est révélateur de l'esthétique de Renée Vivien où elle exprime sa « protestation existentielle », mais il est aussi emblématique de la démarche symboliste de son temps. En privilégiant une écriture de l'invisible, elle met au jour des ressorts de la condition humaine, comme dans « La Cité humaine » où les trolls travaillent sans relâche sans jamais savoir pourquoi, mais elle ouvre aussi la voie à de nombreux artistes ultérieurs qui n'en finissent pas d'interroger le monde qui nous entoure.

Victor Flori

PREMIÈRE PARTIE

(Traduite de poèmes norvégiens¹)

1. Dès la première page, *Brumes de Fjords* présente une énigme puisque l'auteur n'indique pas quelle serait l'origine des « poèmes norvégiens ». Elle a traduit des textes antiques, notamment l'œuvre de Sapho, et on sait que la poétesse était polyglotte, mais il est probable que cette mention soit plutôt un écho du titre du recueil. En effet, la Norvège se caractérise par une forte présence de fjords, anciennes vallées glaciaires envahies par la mer se prolongeant dans le pays et souvent bordées de côtes escarpées. La présence de motifs récurrents dans l'œuvre de Renée Vivien dans cette première partie va dans le sens de cette hypothèse.

À mon Amie H. L. C. B.¹

1. Initiales dans le désordre des prénoms de Hélène de Zuylen de Nyevelt de Haar : Hélène, Louise, Caroline, Betty, que rencontre Renée Vivien en 1901 et qui deviendra son amie après la poétesse Natalie Clifford Barney. Quand paraît *Brumes de Fjords*, la dédicace n'est compréhensible que par les deux femmes, en raison de l'ordre de présentation des lettres, ce qui témoigne de leur complicité. Jusqu'à *Sillages* en 1908, tous les recueils de poèmes de Renée Vivien présenteront la même dédicace et à partir de 1904, elle écrira plusieurs livres qui seront publiés sous le nom de Hélène de Zuylen de Nyevelt : *Effeuillements* et *Copeaux* en 1904, *L'Impossible Sincérité* en 1905, *La Mascarade interrompue* en 1906, *Le Chemin du souvenir* en 1906 et *Béryl* en 1908.

LES VENTS

COMME je m'acheminai vers la colline, je rencontrai le Vent du Nord.

Il était vêtu d'un grand manteau de neige et sa couronne de glaçons étincelait.

Il me dit : « Laisse-moi t'emporter vers les immuables blancheurs. « Tu verras les aurores incomparables, les mers immobiles et lumineuses, les montagnes de cristal qui flottent sur les eaux et les solitudes pâles au fond de l'éternel silence. »

Je répondis au Vent du Nord :

« Mon âme est retenue au village par le sourire indécis d'une vierge. »

Le Vent du Nord s'enfuit dans un frisson d'ailes.

Comme je m'acheminai vers la colline, je rencontrai le Vent de l'Est.

Il était vêtu de pourpre et sa couronne de rayons flamboyait.

Il me dit : « Laisse-moi t'emporter vers la lumière.

« Tu verras le faste des couleurs, les dorures des pagodes aux clochetons bizarres, le chatoiement soyeux des robes de mousmés¹ et la naissance glorieuse du Soleil ».

Je répondis au Vent de l'Est :

« Mon âme est retenue au village par le sourire indécis d'une vierge. »

Le Vent de l'Est s'enfuit dans un frisson d'ailes.

Comme je m'acheminai vers la colline, je rencontrai le Vent du Sud.

1. Jeune femme japonaise.

Il était vêtu d'or et sa couronne d'étoiles resplendissait.

Il me dit : « Laisse-moi t'emporter vers l'azur.

« Tu verras les forêts aux végétations paradoxales, la grâce des lionnes et la subtilité des panthères, les reptiles indolents et splendides, les temples et les ruines, les sphinx accroupis dans les déserts, les oasis et les mirages, et l'inexprimable magnificence des fleurs. »

Je répondis au Vent du Sud :

« *Mon âme est retenue au village par le sourire indécis d'une vierge.* »

Le Vent du Sud s'enfuit dans un frisson d'ailes.

Comme je m'acheminai vers la colline, je rencontrai le Vent de l'Ouest.

Il était vêtu de vert tendre et sa couronne de perles rayonnait.

Il me dit : « Laisse-moi t'emporter vers la mer.

« Tu verras l'infini des horizons ruisselants et le charme mystique des brumes, le passage des voiles dont la blancheur légère se colore, vers le soir, de violet et d'orange, et l'étendue fabuleuse des Océans. »

Je répondis au Vent de l'Ouest :

« *Mon âme est retenue au village par le sourire indécis d'une vierge.* »

Le Vent de l'Ouest s'enfuit dans un frisson d'ailes.

LE CYGNE NOIR

LE CYGNE NOIR

SUR les ondes appesanties, flottait un nuage de cygnes clairs.
Ils laissaient un reflet d'argent dans leur sillage.
Vus de loin, ils semblaient une neige ondoyante.
Mais, un jour, ils aperçurent un cygne noir dont l'aspect étrange
détruisait l'harmonie de leurs blancheurs assemblées.
Il avait un plumage de deuil et son bec était d'un rouge sanglant.
Les cygnes s'épouvantèrent de leur singulier compagnon.
Leur terreur devint de la haine et ils assaillirent le cygne noir si
furieusement qu'il faillit périr.

Et le cygne noir se dit : « Je suis las des cruautés de mes
semblables qui ne sont pas mes pareils.
« Je suis las des inimitiés sournoises et des colères déclarées.
« Je fuirai à jamais dans les vastes solitudes.
« Je prendrai l'essor et je m'envolerai vers la mer.
« Je connaîtrai le goût des âcres brises du large et les voluptés
de la tempête.
« Les ondes tumultueuses berceront mon sommeil, et je me
reposerai dans l'orage.
« La foudre sera ma sœur mystérieuse, et le tonnerre, mon frère
bien-aimé. »

Il prit l'essor et s'envola vers la mer.
La paix des fjords ne le retint pas, et il ne s'attarda point aux

reflets irréels des arbres et de l'herbe dans l'eau ; il dédaigna
l'immobilité austère des montagnes.

Il entendait bruire le rythme lointain des vagues...

Mais, un jour, l'ouragan le surprit et l'abattit et lui brisa les
ailes...

Le cygne noir comprit obscurément qu'il allait mourir sans
avoir vu la mer...

Et pourtant, il sentait dans l'air l'odeur du large...

Le vent lui apportait un goût de sel et l'aphrodisiaque parfum
des algues...

Ses ailes brisées se soulevèrent dans un dernier élan d'amour.

Et le vent charria son cadavre vers la mer.

LAMENTATION

LAMENTATION

FRÉIA¹ la Déesse a disparu.
Elle est venue jadis à l'aube du printemps.
Elle est l'incarnation de la beauté de l'Univers.
Ses cheveux ont l'or triste des feuillages d'automne.
Ses yeux sont verts et bleus comme les fjords,
Sa chair est plus blanche que le clair de lune sur la neige
mystérieuse au sommet des montagnes.
Ses veines sont pareilles aux fleuves.
Sa robe a le rythme des vagues.
Elle est l'incarnation de la beauté de l'Univers.
Fréia la Déesse est venue jadis à l'aube du printemps.
Elle est venue de la mer lointaine :
Un vol de mouettes la précédait,
Et le vent du large suivait ses pas.
Les nuages l'ont vue passer,
Et les nuages ont resplendi, les nuages se sont revêtus d'or et
de roses.
Les montagnes l'ont vue passer :
Elles se sont parées de bruyère et de thym, d'églantines et de
gentianes.
Les arbres l'ont vue passer :
Ils se sont constellés de fleurs et de feuillages.

1. Fréia, ou Freyja, appartient à la famille des dieux nordiques nommés Vanes qui sont associés à la fécondité et à la fertilité. Grande magicienne et souveraine des morts, elle est aussi la déesse de l'amour et de la volupté.

Les oiseaux l'ont vue passer :
Ils ont chanté dans le soleil.
Mais Fréia l'Immortelle a disparu.
Elle a disparu dans le crépuscule.
Elle est venue de la mer.
Elle est partie vers la mer,
Les mouettes l'ont suivie vers la mer lointaine.
Fréia la Déesse a disparu.
Elle reviendra dans l'aube d'un printemps futur.
Quand elle reparaitra, la terre tressaillira d'allégresse.
Quand elle sourira, les hommes seront consolés.
Elle apportera le bonheur qu'on cherche éternellement,
La justice, l'opulence, l'amour et la paix.
Fréia la Déesse a disparu.
Depuis des jours sans nombre, les hommes l'attendent avec des
larmes, des gémissements et des râles.
Ils l'attendent avec des prières et des lamentations,
En la suppliant de reparaitre et de leur sourire,
Afin qu'ils soient à jamais heureux,
Afin qu'ils soient à jamais consolés.

LA MENDIANTE

LA MENDIANTE

La plus belle des filles de la Norvège était une mendiante qui mendiait sur les grands chemins...

Elle avait les yeux bleus comme les lointains, cendrés comme le crépuscule, violets comme l'ombre des arbres et verts comme l'Avril.

Car la couleur de ses yeux changeait suivant la couleur de sa pensée.

La plus belle des filles de Norvège était une mendiante qui mendiait sur les grands chemins...

Et elle tira profit de la blancheur de sa chair, en se prostituant à tous ceux qui passaient sur la route.

Il advint qu'on célébra devant le Roi la beauté de cette femme.

Le Roi la fit appeler auprès de lui, mais elle ne se rendit point à son appel,

Car elle aimait le vent et la poussière des grands chemins...

Le Roi la fit amener de force.

Et elle vint en pleurant,

Car elle aimait le vent et la poussière des grands chemins...

Ses cheveux flamboyaient autant que l'automne et que le soleil couchant.

Et le Roi mit sur les cheveux d'or rouge l'or pâle d'une couronne.

La mendiante et la prostituée devint la Reine glorieuse.

La Reine dit un jour à ses jeunes suivantes :

« Mon front est las de porter le poids de la couronne.
« *Autrefois le vent des grands chemins soufflait dans ma chevelure...*
« Mes pieds nus étaient imprégnés du parfum des prairies.
« Je dormais parmi la tiédeur du foin coupé.
« Et mes lèvres connaissaient l'infini des baisers jamais pareils...
« *Autrefois le vent des grands chemins soufflait dans ma chevelure...*
« Et les mendiants et les voleurs et les bergers se disputaient
mes caresses et s'égorgeaient dans la nuit pour moi.
« L'azur était mon palais, et le soleil était ma couronne...
« *Autrefois le vent des grands chemins soufflait dans ma chevelure... »*

Et, lorsque tomba la nuit, elle se glissa hors de la couche royale,
Et s'enfuit vers les grands chemins.
Longtemps, on la chercha au fond des solitudes et des ravines.
Et l'on retrouva son corps sous les bluets et les pâquerettes.
Un de ses amants des grands chemins l'avait égoragée pendant
la nuit.
On la laissa dormir parmi le foin coupé.
Le vent des grands chemins soufflait dans sa chevelure...
Autour d'elle flottait le parfum des prairies.

LES MORTS

LES MORTS

JE cueillis la fleur mystérieuse qui prend racine dans le cœur
des morts,
J'emportai la lampe funèbre qui brûle sur les tombes,
Et je pénétrai jusqu'au domaine des Morts, afin d'obtenir d'eux
le secret de leur oubli des choses, et de leur enviable paix.
Une vierge dormait en un cercueil d'ivoire.
Elle dormait d'un sommeil pur, que ne traversait point l'ombre
d'un songe.
Elle dormait, très blanche, en un cercueil d'ivoire.
Je touchai ses lèvres avec la fleur mystérieuse qui prend racine
dans le cœur des morts.
Et la morte parla d'une voix alanguie :
« Je dors sans rêve sous la terre parfumée.
« Parce que je n'ai point connu l'amour. »
Et ses lèvres se turent, souriantes.
Un roi était enseveli en un cercueil d'or.
Je touchai ses lèvres avec la fleur mystérieuse,
Et le roi répondit :
« Je dors d'un sommeil heureux sous la terre.
« J'ai connu le fracas des assauts, la sonorité des clairons et des
cris de bataille, le piétinement des armées, l'angoisse ardente
des luttes et l'éclats des victoires ;
« J'ai connu la toute-puissance, l'orgueil et la splendeur sans
limite, et le vaste rayonnement d'une couronne ;

« *Mais je n'ai point connu l'amour,*
 « Et c'est pourquoi je dors sans regret sous la terre. »
 Un prophète dormait en un cercueil d'ébène.
 Je touchai ses lèvres avec la fleur mystérieuse,
 Et le prophète répondit :
 « Je dors d'un sommeil paisible sous la terre,
 « Je sais le secret des espaces et des nombres, des océans et des aurores.
 « J'ai interrogé les astres et le silence, j'ai sondé résolument l'épouvantable univers, j'ai affronté l'horreur de l'inconnu,
 « Je me suis incliné sur les abîmes et je me suis enfoncé dans les ténèbres.
 « Mais, aujourd'hui, je dors d'un sommeil paisible sous la terre,
 « *Car je n'ai point connu l'amour.* »
 Et je vis la face torturée d'un mort qui ne dormait qu'à demi, oppressé par un cauchemar.
 Je touchai ses lèvres avec la fleur mystérieuse.
 Il gémit d'une voix de souffrance :
 « J'ignore le sommeil attiédi sous la terre...
 « Les Morts, mes voisins, dorment divinement.
 « Parfois, ils se retournent sur leur couche sereine.
 « Le sol qui les recouvre est pareil à un velours parfumé... Ils écoutent obscurément les bruits voilés de l'existence qui ne les atteignent plus.
 « Ils sentent germer, sourdre et grandir l'effort des plantes et des fleurs vers le lointain soleil...
 « Ils devinent le souffle du vent sur l'herbe, et l'odeur des violettes dans l'ombre... Et les clartés mélancoliques du soir se glissent jusqu'à leur solitude et se mêlent à leur songe... Les Morts, mes voisins, dorment d'un heureux sommeil...
 « Moi, je suis éternellement inquiet,
 « *Car j'ai connu l'amour...*
 « Je souffre de la beauté d'une femme.

« Je l'ai voluptueusement haïe et amèrement aimée. Ses caresses avaient le charme d'un péril et l'attrait inavouable d'une trahison. Par elle, j'ai su l'ivresse de la douleur.
 « Les Morts, mes voisins, dorment d'un heureux sommeil, mais moi, je suis éternellement inquiet,
 « *Parce que j'ai connu l'amour.* »

L'ONDINE¹

1. Dans la mythologie germanique, l'ondine est un génie des eaux. Comme la sirène, elle se distingue par sa beauté, mais elle n'a pas de queue de poisson et fréquente les eaux courantes : fleuves, rivières, fontaines... Son génie est ambigu : elle alimente les fontaines et accompagne les jours radieux de l'été, mais elle attire aussi les noyés au fond des rivières.

À
l'Ondine

L'ONDINE

UN soir d'automne, je vis l'Ondine qui sourit au fond des fjords.
Sa voix ruissela dans le silence tiède.

« *Donne-moi des roses, des roses pour ma chevelure.*

« *Ma chevelure est pareille au reflet de la lune sur les ondes.*

« *Donne-moi des roses pour ma chevelure.* »

Je cueillis les églantines qui blanchissent les vallées,

Et je les semai sur les flots.

« Et toi, que me donneras-tu en échange de mes roses ?

– *Je ne te donnerai rien.* »

UN soir d'automne, je vis l'Ondine qui sourit au fond des fjords.

« *Donne-moi des fruits pour le festin des Sirènes² et des Noyés...*

« *Ils se meuvent avec lenteur et leurs mouvements ont le rythme des marées.*

« *Leur âme est pareille à une conque³ où vibre éternellement le remous de la mer.*

« *Ils ne se souviennent d'aucun amour.* »

Je cueillis les baies sauvages qui rougissent la montagne,

2. Les sirènes sont des créatures hybrides que l'on rencontre dans les mythologies grecque et scandinave. Les premières sirènes sont représentées avec un visage de femme et un corps d'oiseau, ce n'est qu'à partir du Moyen Âge qu'on leur attribue une queue de poisson. Dans la mythologie grecque, les sirènes sont des musiciennes de grand talent ; quand elles sont trois, une joue de la lyre, une autre de la flûte et la troisième chante. Elles séduisent les navigateurs par leur chant au point de leur faire perdre le sens de l'orientation et d'amener leur embarcation à échouer sur des récifs.

3. La conque est un grand coquillage en forme de spirale dont la cavité donne l'impression d'entendre la mer quand on l'appose à ses oreilles.

Et je les semai sur les flots.

« Ne me donneras-tu rien en échange des fruits de la montagne ?
– « *N'espère rien de moi. Je suis Celle qui ne donne jamais. Mais plutôt, jette dans mes mains tendues le collier d'or que jadis t'apporta l'Être aimé.*

« *Car les Noyés m'apparaissent au fond de la brume, et leurs gestes suppliants me convient au festin...* »

J'ôtai le collier d'or et je l'égrenai sur les flots.

« *Donne-moi tes yeux, afin que tes regards ne soient jamais ravies par aucune autre vision de beauté...*

« *Car les Noyés m'apparaissent dans la brume et leurs gestes suppliants me convient au festin.* »

J'arrachai mes yeux qui sombrèrent au fond des flots.

« *Donne-moi ton âme, afin que tu deviennes pareille aux Noyés, mes amants, qui ne se souviennent d'aucune tendresse humaine...* »

Et mon âme s'abîma dans les flots.

Je lui criai dans la brume :

« Ne me donneras-tu rien en échange de mon âme immortelle ?

– « *Je ne te donnerai rien.* »

LES DEUX AMOURS

LES DEUX AMOURS

I

UN pâtre errait sur la route qui côtoie les abîmes..

La brume estompait les montagnes et les solitudes buvaient le crépuscule,

Lorsqu'il vit s'avancer la Forme de son Rêve.

Son visage pâlisait à travers les voiles,

Elle avait le sourire des mortes amoureuses.

Et l'Ombre lui dit : « Me suivras-tu au royaume des Ombres ?

« Tu régneras à mon côté sur un peuple éternellement beau. »

La brume estompait les montagnes et les solitudes buvaient le crépuscule.

Au fond du soir, souriaient les visages lointains des Ombres.

Mais le pâtre répondit à la Forme de son Rêve :

« J'épouse demain ma fiancée.

« Ses yeux sont troubles comme les glaciers.

« Pour toi, je n'ai pu entrevoir la couleur de tes yeux.

« Ses lèvres ont la fraîcheur sauvage des roses dans les vallées.

« Je n'ai pu entrevoir le mystère de tes lèvres.

« Et sa chair virginale est pareille aux neiges attiédies du printemps.

« Je n'ai pu entrevoir l'inconnu de ta chair.

« J'épouse demain ma fiancée... »

La brume estompait les montagnes et les solitudes buvaient le crépuscule.

II

Il a repris le chemin qui côtoie les abîmes.
 Il n'a pu oublier la Forme de son Rêve.
 Les caresses de l'épouse lui laissaient une saveur grossière...
Il a repris le chemin qui côtoie les abîmes...
 Et l'Ombre amoureuse l'attendait dans le soir ;
 Elle lui dit : « Ô toi qui ne sais choisir,
 « Ô toi qui hésites éternellement,
 « Me suivras-tu sans crainte dans le royaume du songe ? »
 Et le pâtre répondit à la Forme de son Rêve :
 « Je n'ose abandonner à tout jamais la terre des vivants,
 « Je ne puis abandonner à tout jamais l'Épouse,
 « Mais, à l'heure du soir, je descendrai avec toi dans le royaume
 des Ombres,
 « Et, pendant une heure, je t'aimerai. »

III

*Égaré dans la brume et trompé par le crépuscule, un vivant s'est épris
 d'un fantôme.*

À l'heure du soir, le pâtre descendit avec l'Amoureuse mystique
 dans le royaume des Ombres,
 Où les roses même ont d'étranges pâleurs, où les oiseaux ne
 chantent plus, où les lèvres n'ont point de baisers,
 Mais où les reflets, plus beaux que les couleurs, et les échos, plus
 doux que les sons, ne heurtent jamais la paresse du Rêve.

*Égaré dans la brume et trompé par le crépuscule, un vivant s'est épris
 d'un fantôme.*

Pendant une heure, il fut Roi dans le royaume des Ombres.

Le trône de cristal incrusté d'émeraudes illuminait la salle du
 festin.

Sur le sol, autour des murs d'ivoire, parmi les coupes et les
 aiguères¹, des fleurs de neige étaient répandues.

Auprès de la Forme voilée, le pâtre songeait avec mélancolie
 que les vins du festin royal n'accordaient point l'ivresse,

Et que les lèvres des Ombres amoureuses ignoraient les baisers.

Il se souvenait des étreintes de l'épouse,

Étant de ceux qui ne savent point choisir, de ceux qui hésitent
 éternellement.

*La brume estompait les montagnes et les solitudes buvaient le
 crépuscule.*

1. Vases élégants avec bec et anse, destinés à la toilette ou à la boisson.

LES RIVAUX

LES RIVAUX

J'AI connu des âmes sans repos dont la pensée demeure parmi les vivants.

Dans un village de Nordfjord¹, deux hommes se haïssaient d'une haine profonde,
Car leurs richesses étaient égales, et, dès leur enfance, ils avaient été rivaux.

Le bruit de leurs querelles attristait le soir.

Enlinceulée des voiles du crépuscule, la Mort descendit dans le village :

Elle apparut à l'un des rivaux et l'emmena par la route des neiges sans avril.

Le survivant se réjouit en s'attablant au banquet,

Et l'aurore ne put dissiper son ivresse.

Il tenait le bonheur dans le creux de sa main,

Son domaine s'élargit, ses trésors s'amoncelèrent, il aima, et il fut aimé.

Celle qu'il aima et dont il fut aimé était plus claire que les sources du printemps.

On voyait dans ses yeux l'ombre violette des fougères sur les montagnes,

Vierge, elle aimait pour la première fois.

L'aube claire des épousailles approchait ;

1. Le Nordfjord est un fjord de 106 kilomètres de long situé dans le comté de *Sogn og Fjordane* en Norvège.

Mais le Mort guettait silencieusement la joie de son rival.
Il le guettait dans le silence des chemins.
Il n'avait point respiré les lys des tombeaux dont le parfum
donne l'oubli.
Il ne dormait qu'à demi dans la tiédeur consolante de la terre.
Et, du fond des solitudes éternelles, il fit signe à son rival.
À l'appel du mort, le vivant se glaça.
*J'ai connu des âmes sans repos dont la pensée demeure parmi ceux
qu'elles ont haïs ou qu'elles ont aimés...*
Et le vivant tomba malade mystérieusement.
Mystérieusement, il s'en alla vers les chemins des neiges sans
avril.
Car, du fond des solitudes éternelles, le Mort lui avait fait signe,
le Mort l'avait appelé par son nom.
*J'ai connu des âmes sans repos dont la pensée demeure parmi les
vivants.*

LA CITÉ HUMAINE

LA CITÉ HUMAINE

UNE bergère surprit un jour le labeur des Trolls¹.

Les Trolls travaillent sans relâche dans la nuit.

Ils font flamboyer d'immenses fournaies, ils y font monter et siffler les flammes, ils y jettent l'or et les rubis,

Car ils espèrent forger une lueur d'aurore.

Les Trolls travaillent sans relâche dans la nuit.

Et la bergère dit aux Trolls laborieux :

« Pourquoi vous agitez-vous ainsi dans les ténèbres ? »

Et les Trolls répondirent :

« *Nous ne le savons pas !* »

La bergère dit aux Trolls laborieux :

« Jamais votre labeur n'enfantera un rayon d'aurore,

« Et vous êtes las de travailler dans la nuit.

« Quittez vos enclumes et vos lourds marteaux et montez vers le soleil.

« Le vent du matin souffle à travers les blés,

« Les coquelicots rougissent l'herbe humide,

« Et le ciel se reflète au fond des fjords lumineux.

1. Dans la mythologie nordique, les trolls sont des géants qui incarnent les forces naturelles. L'extension du christianisme en Scandinavie a considérablement réduit leur taille, semblable à celle des lutins dans le folklore français, et leur puissance en les présentant comme des êtres simples et naïfs. Sans être des monstres, les trolls sont des créatures singulières auxquelles on attribue telle ou telle anecdote cocasse ou bizarrerie du paysage comme un rocher inattendu qui aurait été lancé par un troll.

« Vous êtes las de travailler dans la nuit :
« Jamais votre labeur n'enfantera une lueur d'aurore.
« Quittez vos enclumes et vos lourds marteaux et montez vers
le soleil. »
Les Trolls lui répondirent :
« *Nous ne savons pas le chemin qui mène au soleil :*
« *Laissez-nous à notre labeur dans la nuit.*
Et la bergère dit une dernière fois :
« Pourquoi vous obstiner à votre tâche éternellement vaine ? »
Et les Trolls lui répondirent :
« *Nous ne le savons pas !* »
Les Trolls travaillent sans relâche dans la nuit.

LA VIEILLE

LA VIEILLE

Il est, au cœur de la vallée, un étang que l'on nomme l'Étang Mystérieux.

Sur les eaux noires, jamais un roseau n'a frissonné, jamais un nénuphar n'a fleuri.

On le nomme l'Étang Mystérieux, car il est insondable et terrible,

Et nul n'en avait connu le fond,

Lorsque l'homme le plus audacieux des villages environnants résolut de découvrir le secret.

Il plongea dans l'onde opaque où le vent même venait s'évanouir sans jamais l'émouvoir d'un tressaillement.

Il plongea dans l'abîme dont nul n'avait jamais connu le fond.

Et, pendant trois jours et trois nuits, il tomba vertigineusement dans le vide.

Enfin il perçut une lueur d'aurore.

Et il entra dans la lumière.

Au-dessus, l'eau noire tournoyait.

L'homme était dans un jardin où les fleurs lui révélèrent d'étranges dessins et des souffles inconnus.

Un lys avait la forme d'une étoile, une rose brûlait comme un soleil.

Parmi l'universelle beauté, une vieille était accroupie.

Elle étalait cyniquement la hideur des taupes et des crapauds.

Voûtée, elle semblait fléchir sous le poids des siècles.

De ses yeux éteints, elle regarda fixement l'intrus.
En vérité, elle avait la hideur des taupes et des crapauds.
Et elle lui dit :
« Je sais tous les secrets de l'amour. »
L'homme se détourna, pris de dégoût.
Mais elle reprit :
« Je sais toutes les voluptés. »
L'homme la repoussa avec horreur.
Mais elle lui dit :
« La beauté pâlit devant ma toute-puissance,
« Car je sais toutes les voluptés ! »
Et elle le baisa sur la bouche.
Elle avait la hideur des taupes et des crapauds,
Mais l'homme lui rendit son baiser..
Le plus audacieux des hommes n'a jamais reparu dans son
village.
Il demeure à jamais enchaîné par le monstrueux enlacement..
*Il est, au creux de la vallée, un étang que l'on appelle l'Étang
Mystérieux...*

L'ÉPOUSE ACARIÂTRE

L'ÉPOUSE ACARIÂTRE

LE meunier du village avait épousé la fille d'un fermier.
Elle avait de pâles yeux bleus, mais sa bouche se fronçait d'un pli méchant.
Le mariage du meunier fut assombri d'infortune,
Car sa femme était acariâtre et jalouse,
Ses paroles tourbillonnaient comme le vent dans les ailes du moulin.
Dès l'aurore, et durant tout le jour, et durant le soir et la nuit,
Le meunier subissait les incessants reproches et les âpres querelles,
Parce que, dans la petite église, il avait longuement regardé la plus blonde des filles du village.
Sa vie, pendant de longs mois, fut plus amère que celle du captif au fond de la geôle.
Enfin, l'épouse acariâtre et jalouse mourut.
Et le meunier, dont les cheveux grisonnaient déjà, s'épanouit dans la félicité.
Mais il dissimula sa joie sous des apparences de douleur,
En tout lieu, il vanta hautement les mérites de l'épouse défunte.
Il parla d'amour à la plus blonde des filles du village.
Elle lui répondit en souriant.
Et, dans l'âme du meunier, fleurit le rêve des noces heureuses.
Or, parmi les ténèbres, il entendit tournoyer les grandes ailes du moulin ;

Leur souffle puissant lui apportait un écho de bruits plaintifs.
Il reconnut la voix de l'Épouse défunte.
La Morte lui disait avec tristesse :
« Tu as frémi d'horreur au son de mes plaintes inachevées.
« Et tu as craint un instant que je ne surgisse de la tombe où tu
m'as ensevelie avec des larmes feintes et de faux sanglots.
« Certes, je fus la femme acariâtre, à la jalousie toujours en éveil,
« Mais je fus aussi la vierge amoureuse qui pâlisait au soupir
des aveux.
« Je fus la blanche épousée qui tremblait, lorsque, âprement, tu
ravageas sa couche liliale.
« Évoque les heures nocturnes où tes lèvres s'enivraient de la
saveur de mon corps.
« Songe aux longs sommeils dans la tiédeur de nos chairs
mêlées.
« Revis, ô mon époux ! les nuits où je t'aimais et où tu m'as
aimée. »
Le meunier sentit se réveiller en lui le regret des caresses
d'autrefois.
Il oublia les tourments, les soucis et les querelles, et ne retrouva
plus dans sa mémoire que l'enchantement du premier amour.
Tout son être sombré en une immense douleur, il s'enfuit vers
le fjord.
Et son cadavre flotta longtemps sur les ondes vertes.
Ainsi mourut le meunier du village.
L'aube de ses noces inaccomplies resplendissait dans l'azur
serein.

LES FLEURS SANS PARFUM

LES FLEURS SANS PARFUM

*La bergère cueillait des fleurs sur la montagne,
Lorsque la montagne s'ouvrit,
Et, des profondeurs surgit un Troll hideux et noir,
Plus noir que la nuit souterraine,
Plus hideux que les monstres de la mer.
Le Troll dit à la bergère :
« Pourquoi viens-tu cueillir les fleurs de la montagne ?
« Ce sont de pauvres fleurs sans éclat qui se flétriront dans tes mains. »
La bergère répondit :
« Elles ont fleuri librement dans l'air des sommets. »
La bergère cueillait des fleurs sur la montagne.
Le Troll dit à la bergère :
« Descends avec moi dans les profondeurs.
« Je te donnerai des fleurs qui ne se fanent jamais.
« Des fleurs plus roses que les roses du buisson,
« Plus bleues que les gentianes,
« Plus blanches que les pâquerettes.
« Viens cueillir avec moi les fleurs éternelles. »
La bergère répondit :
« Je ne respirerai plus l'air des sommets.
« Mes pas ne fouleront plus la neige virginale des cimes.
« Je ne verrai plus le soir illuminer les hauteurs. »*

Le Troll dit à la bergère :

« *Viens tresser avec moi les fleurs éternelles.* »

La bergère descendit dans la profondeur des montagnes.

Elle cueillit dans un jardin de ténèbres les rubis,

Plus roses que les roses de la montagne.

Elle cueillit les saphirs,

Plus bleus que les gentianes.

Elle cueillit les diamants,

Plus blancs que les pâquerettes.

La bergère cueillit les fleurs éternelles,

Mais elles n'avaient point de parfum.

Ses compagnes l'appelèrent du haut des rochers.

Ses compagnes l'appelèrent en pleurant.

Elle leur tendit les bras des profondeurs de la montagne.

Ses larmes coulèrent sur les fleurs sans parfum,

Mais elle ne put répondre à ses compagnes,

Car, déjà, elle avait oublié leur langage.

Elle ne respira plus l'air des sommets,

Ses pas ne foulèrent plus la neige virginale,

Car ses yeux s'étaient accoutumés à la nuit.

Elle était devenue aveugle dans la profondeur des montagnes,

Elle avait oublié le chemin qui mène aux sommets,

Elle avait perdu le désir de revoir les hauteurs.

DEUXIÈME PARTIE

*To
the little Princess¹*

1. Dédicace en langue anglaise : *À la petite princesse.*

LA SIRÈNE MUETTE

LA SIRÈNE MUETTE

AU temps heureux où les roses de l'Hellade¹ parfumaient l'Univers, les Sirènes chantèrent dans la nuit.

Elles chantèrent l'extase de la Mort, le charme d'une agonie voluptueuse et la fraîcheur du repos sous les ondes apaisées.

Mais, soudain, elles se turent en pâlisant, car la plus belle des Sirènes ne chantait plus.

Elle pleurait, – et ses larmes avaient la transparence glauque des flots de la mer.

Et ses sœurs immortelles lui demandèrent avec effroi :

« Ô Douceur de nos chants, pourquoi rester silencieuse au milieu des harmonies ? »

Elle scanda ces lentes paroles :

« Cette nuit, j'ai vu mourir Psapphâ de Lesbôs². Elle est venue

1. Hellade, en grec *Hellas*, désigne les provinces centrales de la Grèce antique, par opposition au Péloponnèse et, plus tard, à la Grèce dans son ensemble.

2. Psapphâ est le nom exact de Sapho dans le dialecte éolien du grec ancien, parfois orthographié Psâpphâ. Elle occupe une place capitale dans l'œuvre de Renée Vivien : la poétesse traduira intégralement l'œuvre antique qui apparaît aussi comme un modèle et une source d'inspiration inépuisable. Sapho vécut au VII^e siècle avant Jésus-Christ et à son nom reste associé l'idée d'amours homosexuelles. Issue d'une famille noble de la ville de Mytilène sur l'île de Lesbos dans la Mer Égée, elle dirige une sorte de confrérie où de jeunes filles de l'aristocratie apprennent le chant, la lyre et la danse, et lisent des poèmes pour participer à des cérémonies religieuses. Son œuvre marque l'apogée du lyrisme des côtes d'Asie et des îles voisines dont le texte seul ne donne qu'une idée partielle ; il était en effet accompagné de chant et de danse lors des cérémonies. D'après Suidas, lexicographe grec du X^e siècle, auteur d'un dictionnaire alphabétique, l'œuvre de Sapho comprenait neuf livres de

sangloter sur le rocher de Leucade³ la douleur et l'effroi de son dernier amour.

« Et, parfois, elle chantait d'une voix étrange. Le vent du large emportait ses paroles. Je l'entendis murmurer ardemment :

« *Atthis⁴, je t'ai aimée autrefois...* »

« Et ce fut un grand silence...

« Puis des noms sonores et doux s'égrenèrent sur ses lèvres :

« *Gorgô, Anactoria, Dica, Andromèda...*⁵ »

« Elle évoqua des chevelures et des parfums, des reflets et des échos, des frissons d'étoffes et des rayons d'étoiles, des sourires et des paroles, des aveux de vierges et des effluves de roses, tout l'incomparable passé.

« Elle s'enivra d'anciennes souffrances.

« Elle savoura les anciennes tristesses.

« Et, inclinée vers la mer, elle offrit à l'Aphroditâ⁶ cruelle et consolante sa dernière lamentation :

« *Immortelle Aphroditâ, fille de Zeus⁷, tisseuse de ruses, toi dont le trône est de mille couleurs, je te supplie de ne pas briser mon âme dans la détresse et dans l'angoisse, ô Souveraine !* »

« Car, même au désespoir suprême, elle ne pouvait maudire la Déesse qui lui versa jadis tant d'amères félicités.

« Elle s'est jetée éperdument dans la mer, et je vis la pâleur lointaine de son corps emportée par les vagues...

« Et c'est pourquoi, ô mes sœurs, je ne chanterai plus... »

poèmes lyriques. Considérée comme un trésor du paganisme, elle subit au Moyen Âge des autodafés impitoyables et il ne reste aujourd'hui que quelques poèmes et fragments. La poésie sensuelle et amoureuse de Sapho connut pourtant un succès considérable dans l'Antiquité, au point que Platon la qualifia de dixième Muse.

3. Selon la légende, Sapho se serait jetée du haut du rocher de Leucade, île ionienne sur la façade occidentale de la Grèce, en raison de son amour malheureux pour Phaon.

4 et 5. Noms d'amies de Sapho et qui apparaissent comme ses élèves dans la courte pièce de théâtre versifiée de Renée Vivien intitulée « Dans un verger » publiée en 1908 dans le recueil *Sillages*.

6. Nom grec d'Aphrodite, fille de Zeus, déesse de l'amour à laquelle sont dédiés des poèmes de Sapho.

7. Dieu suprême dans la Grèce antique.

Elle pleura, et ses larmes avaient la transparence glauque des flots de la mer.

*À mon Amie
H. L. C. B.*

CONTE
DU DEUX
NOVEMBRE

CONTE DU DEUX NOVEMBRE

PARMI le charme atténué des meubles anciens, rêvait celui qui les avait si avidement, si obstinément acquis.

Sa collection de raretés antiques était peut-être sans rivale. Et, songeant aux années d'études et de fouilles, il se glorifia de sa longue patience et de la victoire consommée.

Une vieille horloge sonna lentement, doucement, d'un timbre comme alourdi par le poids du passé... Minuit...

Un nouveau jour éclosait dans les ténèbres.

Au fond des chambres ensommeillées, frissonna un léger bruit, léger comme un pas de femme, sinistre pourtant comme le craquement du bois d'un cercueil...

Et le vieil amateur, soudain réveillé de la paresse qui le berçait, sentit l'horreur de l'Inconnu le saisir dans la nuit.

Le bruit s'accrut, s'approfondit, se rapprocha, les coins d'ombre s'emplirent de mystère, et le silence se peupla de visions.

Tout un peuple de fantômes remua autour du vieillard pétrifié : spectres étranges et disparates, de toutes les époques, et de tous les pays.

Puisant enfin un peu de courage dans son épouvante, le savant parvint à distinguer parmi la foule d'ombres des formes et des visages. Son regard presque éteint s'arrêta sur un vieux noble anglais, dont le costume pittoresque évoquait le temps de la

reine Anne¹... Le ventre replet faisait saillir le gilet de soie bleue semée de fleurs gracieusement roses. Le nez s'allumait, ardent, au milieu du visage congestionné... Le jovial revenant symbolisait la paix, l'ordre, le bien-être, la bonne chère, l'importance et la dignité. Et les lèvres sensuelles s'agitaient...

« Qui es-tu ? » interrogeait un écho de voix où perçait une inflexion de courroux.

« Comment usurpes-tu le bureau où, laborieusement, pendant de longues années, j'écrivis mes mémoires, souvenirs pâlis d'une jeunesse d'aventures et d'héroïques débauches ? »

« Tu n'as même pas su découvrir le tiroir secret, si ingénieusement dissimulé, où dort, dans un éternel parfum d'amertume et de douceur, la dernière lettre que m'envoya la Bien-Aimée ! Car, de toutes les femmes qui passèrent dans mon existence, je n'aimai qu'une vierge.

« Elle avait des yeux de la couleur de l'eau de mer, des yeux doux comme un reflet ; de son corsage, à peine entr'ouvert, montait une odeur d'aubépine et de feuillages ; et jamais je ne la possédai... Mais que sais-tu de ces choses, toi qui dédaignes les étreintes et laisses couler les quelques heures de ton existence parmi l'ombre apaisée de l'Autrefois ? »

– « Toi dont le sang placide n'a jamais brûlé de la fièvre des combats, qui n'as jamais aspiré comme la fumée des vins la vapeur rouge du sang versé, que fais-tu de mon épée glorieuse ? » gronda la voix profonde d'un Croisé² dont l'armure blanchissait sous les rayons des étoiles.

« Lorsque je revins, rassasié de carnages, vers ma blanche châtelaine dont la tendresse était mêlée d'effroi, mes caresses avaient le relent âpre et voluptueux de la Mort... »

1. Il peut s'agir d'Anne Stuart qui régna sur la Grande-Bretagne et l'Irlande de 1702 à 1714 ou d'Anne Boleyn (1507-1536), seconde épouse d'Henri VIII, dont Renée Vivien écrivit la biographie publiée à titre posthume en 1982.

2. Les Croisés sont des chevaliers chrétiens du Moyen Âge qui participent aux croisades dont le but est de reconquérir les Terres Saintes. Leur nom provient de la croix cousue sur leurs vêtements.

Un Chinois, dont le masque se tordait en d'affreuses grimaces et qui jetait avec volubilité d'incompréhensibles paroles, tournait autour du gong de bataille. Il semblait se lamenter de n'entendre plus le retentissement prolongé qui l'invitait aux massacres...

Une vieille ménagère hollandaise, à la ruche immaculée, pareille à un portrait de Rembrandt³, cherchait en vain dans une commode pansue le linge délicat et doux au toucher qu'autrefois elle y rangeait avec tant d'ordre méticuleux...

Un jeune Florentin, aux yeux de fille perverse, éphèbe⁴ étrange, dont le corps avait des souplesses féminines, remettait à son doigt l'anneau dont l'émeraude creuse recelait jadis un poison secret et mortel...

Des pirates portugais se disputaient à coups de dague le butin payé de leur sang...

Des seigneurs de la cour de Louis XIII⁵ discutaient le mérite d'une pointe du Cavalier Marin⁶...

Le vieil érudit sentait vaciller sa raison, lorsque ses yeux errants furent captivés par une délicate et poétique vision de marquise... La pâleur des cheveux poudrés atténuait la gaîté du jeune visage. Les impatientes lèvres semblaient brûler sous des baisers invisibles. Les mains avaient la douceur du velours. Les paupières palpitaient, et les prunelles s'embrumaient d'inexprimables langueurs.

Dans la voix, chantait l'écho des anciens aveux :

« Je m'attriste, disait-elle, à la pensée que ton lourd sommeil se vautre dans ce lit, enguirlandé de roses d'or, où j'ai si

3. Rembrandt Harmenszoon van Rijn est un peintre hollandais du XVII^e siècle dont les œuvres se distinguent par une impression de grande authenticité.

4. Jeune homme d'une grande beauté.

5. Fils de Henri IV et de Marie de Médicis, Louis XIII devient roi à l'âge de neuf ans et règne de 1610 à 1643. Les cardinaux Richelieu et Mazarin feront partie de son gouvernement.

6. Giovanni Battista Marino, surnommé le Cavalier Marin, est un poète italien né à la fin du XVI^e siècle. Particulièrement célèbre en son temps, il sera dédaigné par les auteurs classiques et romantiques. Son œuvre brillante incarne pourtant un moment important de la sensibilité baroque.

merveilleusement aimé!... Que sais-tu de l'amour, toi qui dors solitaire? C'est sur un oreiller sans repos que jadis j'ai répandu la neige odorante de ma chevelure... Mes lèvres avaient le parfum d'une fleur et la saveur d'un fruit... Les instants de la nuit passaient ardents et brefs comme les éclairs d'été, et, lorsque je m'endormais enfin, brûlante et lassée, c'était pour rêver encore d'enlacements et d'étreintes...

« Le goût de l'amour me consume dans la mort, et je suis revenue, insatiable amante, afin de chercher l'ombre des baisers dont le souvenir me tourmente dans l'au-delà.

« Car rien de l'infini ne vaut l'heure d'incertaine volupté... »

Une lueur de crépuscule l'interrompt :

C'était l'aurore... La clarté grise s'élargit, se rapprocha, et, devant le jour qui dissipe les illusions et ramène la vérité, les fantômes se dissipèrent.

*To
Undine
and
The Water-Lily¹*

1. Dédicace en langue anglaise : *À l'Ondine et au Nénuphar.*

LÉGENDE DU SAULE

LÉGENDE DU SAULE

LES premiers souffles du printemps s'attédisaient.

Les forêts étaient lourdes de la vie intarissable des plantes et du rut des animaux.

Les Nymphes¹ violées s'évanouissaient de leurs amoureuses blessures et les Hamadryades² elles-mêmes, dans leurs temples d'écorce et de feuillages, n'étaient plus à l'abri de l'attaque des Faunes³.

Lasse de l'universel accouplement, infiniment lasse de contempler la brutalité des étreintes, la plus jeune parmi les Hamadryades avait élu comme retraite un arbre aux feuilles presque blanches et mélancoliquement tombantes qui prolongeaient sur le fleuve leurs reflets d'argent.

Assoiffée de la limpidité, de l'innocence de l'eau, elle se pencha avidement vers la clarté mouvante et sonore des ondes. Et elle supplia les Divinités du Fleuve de lui accorder la fraîcheur du repos et l'oubli des caresses.

Comme elle s'inclinait, elle crut apercevoir une chevelure aux blonds pâles flottant à la surface de l'eau avec des fluidités d'algues.

1. Dans la mythologie antique, les nymphes sont des divinités féminines mineures ; elles ne sont pas immortelles, mais leur durée de vie est extrêmement longue. Elles sont en général associées aux notions de fécondité et de croissance. On les distingue selon le domaine de la nature auquel elles appartiennent : les Océanides par exemple sont les nymphes de la mer.

2. Les Hamadryades sont des nymphes qui président aux arbres et aux forêts.

3. Les faunes sont des divinités masculines mineures de la mythologie romaine.

Et, se rapprochant davantage de cet éclair humide, elle crut voir des yeux, d'un bleu subtil comme le bleu des flots, un regard mobile et fuyant comme le flux et le reflux de la rivière elle-même...

Divinement et terriblement éblouie, elle vit la Naïade⁴ lui sourire d'un sourire qui semblait attirer et promettre, et elle eut le pressentiment des mortelles amours...

Revenue à la conscience d'elle-même, elle chercha de nouveau, mais en vain, l'illusion mystérieuse de ce visage.

Le songe avait disparu.

Un frémissement de l'eau marquait seul la place où tremblait l'ondoyant sourire limpide.

Elle s'inclina davantage, toujours plus éprise de cette ombre de Naïade, de ce rêve de beauté fugitive et d'amour incertain.

Ses cheveux, d'un vert argenté, trempèrent dans le fleuve et se mêlèrent aux roseaux et aux iris blancs.

Un frisson d'épouvante et de désir fit tressaillir jusqu'aux racines de l'être son long corps flexible et frêle...

Elle attendit... – Par un clair de lune d'hiver, elle crut avoir retrouvé la chevelure pâle, lumineusement répandue, mais ce n'était qu'un étincellement de l'eau frissonnante d'étoiles...

Alors, elle désespéra...

Les nénuphars, ces lys étranges des lacs et des rivières, jaillis du sommeil de l'onde, chastes et froids comme elle, les nénuphars semblaient les fronts noyés des vierges amoureuses qui, jadis, avaient cherché l'oubli dans la profondeur du lit fluvial.

Les iris blancs avaient la mélancolie des délaissés... Tout pleurait la tristesse et l'abandon...

Dans un élan de passion et de prière, l'Hamadryade jeta un dernier appel vers les remous nocturnes...

« Ô Forme éclore du frémissement des ondes, ô Toi qui incarnes en ton corps ondoyant toutes les grâces du fleuve, ô Beauté qui

4. Les Naïades sont les nymphes des sources, des lacs et des rivières.

glisses entre les bras, qui fuis les étreintes, qui échappes aux baisers, ne reviendras-tu jamais m'accabler et me ravir de ton charme à demi révélé ? »

Nul souffle ne frôla le sommeil des flots, et l'Hamadryade amie du Saule comprit que l'attente de l'amour est vaine comme le sourire de l'eau qui lui fit entrevoir l'image perfide d'une Naïade. Mais, possédant la vie immortelle de toutes les Divinités de l'impérissable Hellas⁵, elle ne put oublier sa douleur... Elle est l'Affligée, elle est l'Inconsolable et pleure éternellement dans les fleuves ses longues larmes vertes.

5. Nom grec de l'Hellade.

L'IMPOSSIBLE PERFECTION

L'IMPOSSIBLE PERFECTION

UN homme, soucieux de développer son âme jusqu'à la perfection, méditait longuement les paroles des Saints et des Prophètes.

« Le Christ, songea-t-il, ne fut point l'Être parfait. Il versa le pardon sur les abominations commises mais l'abîme du péché lui était inconnu. Ce Dieu qui s'est fait homme a ignoré la moitié des joies et des douleurs humaines...

« Il fut étranger à l'éblouissement du désir et aux angoisses magnifiques du remords.

« Celui qui n'a point péché n'est point l'Être parfait. »

Et l'homme qui aspirait à la beauté absolue de son âme décida de connaître toutes les défaillances et toutes les luxures qui damnent et qui sauvent les hommes.

Il voulut savoir le charme du meurtre.

Et, sachant que la vie moderne n'offre qu'un sol appauvri où s'étirole la fleur sanglante du crime, il s'enfuit vers les ardents et libres espaces.

Parmi l'or des coupes renversées et dans le souffle des roses, il ordonna de brûler des femmes nues.

Il inventa de raffinés supplices où l'amour épousait la mort.

Avant de les crucifier, il s'enivra de la passivité des éphèbes, de la pollution des enfants.

Un soir, il incarna Héliogabale¹, une nuit, il ressuscita Néron².
Puis, lassé, il revint vers l'incomplète civilisation. Il fut le Joueur
dont la marche triomphale sème des milliers de ruines.
Autour de sa demeure, grimaçaient des visages de faim et de
désespoir.
Il avait entendu l'appel des détresses et le râle des suicidés.
Dans la pourpre d'un crépuscule d'été, il viola sa sœur. Et,
secrètement, il tua son père.
Il fut le voleur anonyme qui détrousse les passants dans le
mystère des rues et dans l'ombre des routes.
Il fut le vulgaire assassin qui s'endort sur le cœur attendri d'une
prostituée.
Il connut tous les dégoûts, toutes les hontes, toutes les lâchetés
et toutes les gloires.
Puis, retrouvant la large paix des campagnes d'automne, il
songea au repentir. Il se souvint de ses aspirations surhumaines
d'autrefois...
Mais, devant l'insignifiance de ses crimes, devant la médiocrité
des forfaits les plus énormes, il ne put goûter la sombre et
mystique splendeur du Repentir.
Il rêva d'une mort magnanime qui laisserait au fond du cœur
des êtres un éternel reflet d'horreur et de pitié. Et la fièvre
banale vint, un jour, le surprendre dans son lit.
Ainsi passa celui à qui il avait manqué peu de chose pour devenir
l'Être parfait.

1. Empereur romain de 218 à 222 sous le nom de Marcus Aurelius Antoninus. Il accède au pouvoir à l'âge de quatorze ans. On l'oppose traditionnellement à son cousin et successeur Alexandre Sévère, parangon de toutes les vertus, en le présentant comme un être particulièrement pervers. Les historiens actuels le décrivent cependant comme un empereur moins cruel qu'extravagant et dispendieux.

2. Néron dirige l'empire romain de 54 à 68. Sa personnalité est marquée par une passion pour les arts, il fut poète, chanteur, joueur de cithare... mais son règne est caractérisé aussi par de nombreux assassinats et il a laissé à la postérité la mémoire d'un empereur cruel et sanguinaire.

LA GENÈSE PROFANE

LA GENÈSE PROFANE

I. – AVANT la naissance de l'Univers, existaient deux principes éternels, Jéhovah¹ et Satan.

II. – Jéhovah incarnait la Force, Satan la Ruse.

III. – Or, les deux grands principes se haïssaient d'une haine profonde.

IV. – En ce temps-là, régnait le Chaos.

V. – Jéhovah dit : « Que la lumière soit. » – Et la lumière fut.

VI. – Et Satan créa le mystère de la nuit.

VII. – Jéhovah souffla sur l'immensité et son haleine fit éclore le Ciel.

VIII. – Satan couvrit l'implacable azur de la grâce fuyante des nuages.

IX. – Des mains laborieuses de Jéhovah surgit le printemps.

X. – Satan rêva la mélancolie de l'automne.

1. Transcription du nom de Dieu du texte hébraïque de la bible, parfois écrit Yahvé.

XI. – Jéhovah conçut les formes robustes ou sveltes des animaux.

XII. – Sous le furtif sourire de Satan, jaillirent les fleurs.

XIII. – Jéhovah pétrit de l'argile. Et, de cette argile, il fit l'homme.

XIV. – De l'essence même de cette chair fleurit, idéalisée, la chair de la Femme, œuvre de Satan.

XV. – Jéhovah courba l'homme et la femme sous la violence et l'étreinte.

XVI. – Satan leur apprit la subtilité aiguë de la caresse.

XVII. – Jéhovah forma de son haleine l'âme d'un Poète.

XVIII. – Il inspira l'Aède d'Ionie, le puissant Homère².

XIX. – Homère célébra la magnificence du carnage et la gloire du sang versé, la ruine des villes, les sanglots des veuves, les flammes dévastatrices, l'éclair des épées et le choc des combats.

XX. – Satan s'inclina, vers le couchant, sur le repos de Psapphô, la Lesbienne.

2. Poète grec de l'Antiquité, auteur de *L'Illiade* qui retrace la guerre de Troie et de *L'Odyssee* consacrée aux voyages d'Ulysse et de Télémaque, il a aussi écrit des *Hymnes homériques* qui racontent des aventures mythologiques. Bien qu'incertaines, on attribue ses origines à la région d'Ionie, côte de l'Asie Mineure sur la Mer Égée, actuellement en Turquie. La qualification d'aède évoque le poète assis au milieu d'une assemblée, contant ou chantant ses vers accompagné d'une lyre.

XXI. – Et elle chanta les formes fugitives de l'amour, les pâleurs et les extases, le déroulement magnifique des chevelures, le brûlant parfum des roses, l'arc-en-ciel, trône de l'Aphroditâ, l'amertume et la douceur de l'Erôs³, les danses sacrées des femmes de la Crète⁴ autour de l'autel illuminé d'étoiles, le sommeil solitaire tandis que sombrent dans la nuit la lune et les Pléiades⁵, l'immortel orgueil qui méprise la douleur et sourit dans la mort et le charme des baisers féminins rythmés par le flux assourdi de la mer expirant sous les murs voluptueux de Mytilène⁶.

3. Divinité de la Grèce antique, Éros porte le nom d'une fonction psychologique : en grec ancien, Éros signifie « désir amoureux ».

4. La Crète est la plus grande Île de la Grèce, au sud de la Mer Égée. Elle s'étend sur 258 kilomètres de long et 56 kilomètres de large. Dans la mythologie antique, elle est le royaume du roi légendaire Minos qui enferme dans le labyrinthe construit par Dédale le Minotaure, monstre au corps d'homme et à la tête de taureau.

5. Dans la mythologie grecque, les Pléiades sont sept sœurs, filles du Titan Atlas et de l'Océanide Pléioné. Elles se nomment Alcyone, Astérope, Céléno, Électre, Maïa, Mérope et Taygète. Lors d'une promenade, le guerrier Orion fut attiré par leur grande beauté et les pourchassa pendant sept ans. Pour les sauver, Zeus les transforma en colombes et à leur mort, il les plaça dans le ciel pour former l'astérisme qui porte leur nom.

6. Principale ville de l'Île de Lesbos qui prend parfois son nom et où vécut Sapho.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE RENÉE VIVIEN

Études et Préludes, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1901.

Cendres et Poussières, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1902.

Brumes de Fjords, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1902.

Évocations, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1903.

Sapho, Traduction nouvelle avec le texte grec, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1903.

Du Vert au Violet, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1903.

Une Femme m'apparut, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1904.

La Dame à la louve, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1904.

Les Kitarèdes, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1904.

La Vénus des aveugles, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1904.

À l'heure des mains jointes, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1906.

Flambeaux éteints, éditions Edward Sansot, Paris, 1907.

Chansons pour mon ombre, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1907.

Le Christ, Aphrodite et M. Pépin de Sylvestre, éditions Edward Sansot, Paris, 1907.

L'Album de Sylvestre, éditions Edward Sansot, Paris, 1908.

Sillages, éditions Edward Sansot, Paris, 1908.

Anthologie de poèmes en prose, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1909.

Dans un coin de violettes, éditions Edward Sansot, Paris, 1910.

Le Vent des vaisseaux, éditions Edward Sansot, Paris, 1910.

Haillons, éditions Edward Sansot, Paris, 1910.

Anne Boleyn, Muizon, éditions À l'Écart, 1982.

SOUS LE PSEUDONYME DE PAULE RIVERSDALE

Vers l'Amour, éditions Maison des poètes, Paris, 1903.

Échos et Reflets, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1903.

L'Être Double, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1904.

Netsuké, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1904.

SOUS LE PSEUDONYME D'HÉLÈNE DE ZUYLEN DE NYEVELT

Effeuillement, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1904.

Copeaux, éditions Alphonse Lemerre, Paris, 1904.

L'Impossible Sincérité, éditions Calmann-Lévy, Paris, 1905.

La Mascarade interrompue, Comédie dans un jardin, éditions Stock, Paris, 1906.

Le Chemin du Souvenir, éditions Juven, Paris, 1906.

Béryl, éditions du Beffroi, Paris, 1908.

OUVRAGES CRITIQUES

Tes blessures sont plus douces que leurs caresses : vie de Renée Vivien, Jean-Paul Goujon, éditions Régine Desforges, Paris, 1986.

Renée Vivien, le corps exsangue : De l'anorexie à la création littéraire, Marie Perrin, éditions L'Harmattan, Paris, 2003.

L'Imaginaire du féminin dans l'œuvre de Renée Vivien, Marie-Ange Bartholomot Bessou, éditions des Presses universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2004.

Renée Vivien à rebours, études pour un centenaire, sous la direction de Nicole G. Albert, éditions Orizons, Paris, 2009.

TABLE

Préface de Victor Flori	7
Première partie (Traduite de poèmes norvégiens)	13
Les Vents	17
Le Cygne noir	19
Lamentation	23
La Mendiante	27
Les Morts	31
L'Ondine	37
Les deux Amours	43
Les Rivaux	49
La Cité humaine	53
La Vieille	57
L'Épouse acariâtre	61
Les Fleurs sans Parfum	65
Deuxième partie	69
La Sirène muette	73
Conte du Deux Novembre	81
Légende du Saule	89
L'Impossible Perfection	95
La Genèse Profane	99
Bibliographie	105

AU CATALOGUE DU LIVRE UNIQUE

DU VERT AU VIOLET, Renée Vivien, édition de Victor Flori, 2009.

PENSÉES D'UNE SOLITAIRE, Louise Ackermann, édition de Victor Flori, 2008.

CONTES DE FÉES, Robert de Bonnières, édition de Victor Flori, 2008.

BAI GANIO FAIT DES ÉLECTIONS, Aleko Konstantinov, édition bilingue de Téodora Stéfanova, 2009.

LA TRAITE DES BLANCHES, MŒURS CONTEMPORAINES, Jean-Louis Dubut de Laforest, édition critique en quatre volumes, 2009, 2010.

NOUVELLES NOUVELLES MAXIMES CONTEMPORAINES, Hans Laufcan, 2009.

